



## Images reproduites, images « monstrueuses » : l'étrange pouvoir de la vertu imaginative

- Evelyne Berriot-Salvadore

Les deux notions, l'imagination et le monstrueux, que nous évoquons ici ont un rapport d'évidence avec l'image, comme les lexicographes de la Renaissance l'ont souligné. L'imagination, que les Grecs nomment *phantasia* et les Latins *imaginatio*, est une faculté de l'esprit dont la fonction est de concevoir des images, de « représenter » les choses s'acheminant vers lui par le canal des cinq sens<sup>1</sup> ; le monstre, *monstrum*, *ostentum* ou *portentum* en latin, s'il appelle toute une réflexion sur la divination, s'entend aussi, selon l'étymologie, comme signe ou image qui « montre », qui « représente » quelque chose fourvoyant du commun<sup>2</sup>. L'attitude des hommes de la Renaissance devant l'étrange ou le prodigieux est double, faite à la fois d'inquiétude et de fascination. Inquiétude parce que le monstre est « signe » de la colère divine qui bouleverse les lois naturelles comme un avertissement ; fascination parce qu'il est aussi la marque de l'extraordinaire fécondité de la nature qui se plaît parfois à jouer

---

<sup>1</sup> C'est la définition que donne J.-F. Pic de la Mirandole, dans le *De l'imagination* – 1501, l'un des premiers traités entièrement consacrés à l'imagination (Edité par C. Bouriau, Paris, Comp'Act, 2005, Chap. I, p. 23). Pour ces définitions et ce qu'elles doivent aux diverses traditions, on verra *L'imagination/La fantaisie de l'Antiquité au XVIIe siècle*, textes édités par N. Corréard, A. Vintenon, C. Pigné, revue en ligne *Camenaë*, n°8, décembre 2010.

<sup>2</sup> J. Nicot, *Thresor de la langue françoise* (1621), Paris, Picard, 1960, p. 416. Pour une étude du vocabulaire, voir J. Céard, *La Nature et les prodiges*, Genève, Droz, 1996, Première partie « Inventaire d'un héritage », en particulier, pp. 11-12.

avec ses propres règles. L'engouement pour les « Histoires prodigieuses », qui prennent forme non seulement dans les recueils mais aussi dans les feuilles volantes, qu'on appelle les occasionnels, atteste cet intérêt. Or ces histoires de « monstres et de prodiges » ne se conçoivent pas sans l'image dont *Les Monstres de la Renaissance à l'Age Classique* (livre électronique présenté sur le portail de la Bibliothèque interuniversitaire Santé<sup>3</sup>) permet de mesurer d'une part l'abondance, la diversité et d'autre part la redondance. Les mêmes images de monstres se reproduisent et se recyclent dans les chroniques ou traités latins, de Conrad Lycosthenes<sup>4</sup> et de Jacob Rueff<sup>5</sup>, dans les ouvrages français, celui de Pierre Boaistuau ou d'Ambroise Paré : l'une des plus célèbres étant celle de l'hermaphrodite de Ravenne, né en 1511 ou 1512 selon les chroniqueurs.

Si le monstre de Ravenne peut, comme le monstre « hideux » de Cracovie, porter la signature de Dieu ou du Diable, tous les monstres n'ont pas la même origine. Pierre Boaistuau, qui présente ses *Histoires prodigiuses* de 1560 comme un recueil de tout ce qu'il a pu lire chez Polydore Virgile, Julius Obsequens, Jérôme Cardan et Conrad Lycosthenes en particulier, souligne néanmoins ce qui lui est dû : il est le premier à avoir « rendu raison des prodiges »<sup>6</sup>. Or, Ambroise Paré, qui lui est grandement redevable, dès le premier chapitre de son livre *Des monstres et prodiges*<sup>7</sup>, propose une classification selon treize causes, que l'on pourrait rassembler en quatre catégories : religieuse (gloire ou ire de Dieu ; diable ou démons) ; biologique (qualité ou quantité de la semence) ; mécanique (coups ou pressions sur l'utérus) ; psychique. Nous nous intéresserons ici à cette quatrième catégorie, c'est-à-dire aux monstres « qui se font par imagination », parce que leur étiologie suppose une réflexion sur la

---

<sup>3</sup> *Les Monstres de la Renaissance à l'Age Classique. Métamorphose des images, anamorphoses des discours*, textes d'A. Bitbol-Hespériès, conception et infographie, J. Gana.

<sup>4</sup> C. Lycosthenes, *Prodigiorum ac ostentorum chronicon*, Bâle, H. Petri, 1557.

<sup>5</sup> J. Rueff, *De conceptu et generatione hominis*, C. Froschoverus, Tiguri, 1554, Livre V, cap. III « *De imperfectis infantibus, nec non monstrosis et prodigiosis partibus* », f. 42r à 51v.

<sup>6</sup> P. Boaistuau, *Histoires prodigiuses* (édition de 1561), S. Bamforth et J. Céard, Genève, Droz, 2010, « Advertissement au Lecteur », p. 346.

<sup>7</sup> A. Paré, *Deux livres de chirurgie*, I. *De la generation de l'homme, et maniere d'extraire les enfans hors du ventre de la mere, ensemble ce qu'il faut faire pour la faire mieux, et plus tost accoucher, avec la cure de plusieurs maladies qui luy peuvent survenir*. 2. *Des monstres tant terrestres que marins, avec leurs portrais. Plus un petit traité des plaies faites aux parties nerveuses*. Par Ambroise Paré, premier Chirurgien du Roy, et juré à Paris, Paris, André Wechel, 1573 [*Des monstres et prodiges*, éd. critique et commentée par J. Céard, Genève, Droz, 1971].

reproduction d'images et aussi parce leurs figures textuelles ou iconographiques en sont constamment dupliquées depuis l'Antiquité.

Les anciens philosophes qui se sont intéressés aux enfantements monstrueux, comme le rappelle Pierre Boaistuau dans ses *Histoires prodigieuses*, les « ont référés à une ardente et obstinée imagination que peut avoir la femme pendant qu'elle conçoit, laquelle a tant de puissance sur le fruit que le rayon et caractere en demeure sur la chose enfantée »<sup>8</sup>. L'analyse repose sur deux présupposés : une vertu reproductrice de l'imagination et une psychophysiologie de la conception, telle qu'elle apparaît dans ce que la langue populaire a longtemps nommé des « envies ».

L'imagination comprise comme une des facultés de l'esprit, avec la mémoire et l'entendement, n'est rien moins qu'une puissance d'évasion hors du réel. Elle est, au contraire, une puissance qui travaille la matière des objets, telle qu'elle a été transmise par les sens externes vers le sens commun, sous la forme d'émanations subtiles, appelées « espèces » ou « images » ou « phantasmes », et ensuite gravées dans la mémoire<sup>9</sup>. La faculté imaginative provoque aussi la production de nouvelles images ou « fantasme » mais peut également réaliser matériellement le « fantasme » par voie mimétique. Enfin, selon Paracelse :

L'imagination œuvre en elle-même, elle possède l'art et tous les outils pour accomplir tous ses désirs et pour œuvrer comme le tonnelier, le peintre, le serrurier, le tisserand... Sa subtilité et son pouvoir sont tels qu'elle peut reproduire tout ce que voit et tout ce que saisit le regard...<sup>10</sup>

Paracelse, afin d'éclairer par des exemples sa théorie, choisit de traiter seulement de l'imagination des femmes parce que c'est chez elles que l'imagination a son lieu suprême : elle peut même égaler la puissance divine par son pouvoir de façonner à son gré ce qu'elle a vu ou pensé<sup>11</sup>. Sans doute tous les médecins ne partagent-ils pas cette analyse et certains, même, dénie tout pouvoir à l'imagination dans la

---

<sup>8</sup> P. Boaistuau, *Histoires prodigieuses* (édition de 1561), *Op. cit.*, p. 387. Sont allégués, Aristote [d'après *Problèmes d'Aristote*, Lyon, J. de Turnes, 1554, p. 111], Hippocrate [d'après saint Jérôme], Empédocle [d'après Plutarque, *Œuvres morales*, livre V, ch. XII], Galien [*De la thériaque à Pison*, ch. XI], et Pline [*Histoire naturelle*, VII, 12].

<sup>9</sup> Voir J. Fernel, *La Physiologie*, trad. C. de Saint-Germain (1655), Fayard, 2001, Livre I, ch. 8 « Des facultez internes de l'ame sensitive », p. 374.

<sup>10</sup> Paracelse, *Des maladies invisibles*, dans *Œuvres médicales*, PUF, 1968, p. 217.

<sup>11</sup> *Ibid.*, pp. 222-224.

formation du fœtus<sup>12</sup>. Mais la plupart, considérant la grossesse comme un état de perturbation, non de l'âme incorruptible dans son essence, mais de la physiologie, attribuent aux humeurs et aux esprits en effervescence une influence sur l'embryon<sup>13</sup>.

A l'appui de cette théorie, pourrait être trouvée une « infinité d'exemples mémorables », assure Pierre Boaistuau après bien d'autres. Et pourtant, c'est une même illustration qui est reproduite et qui devient topique au point que, dans les *Histoires prodigiuses*, elle est placée en entrée du chapitre « Des enfantemens monstrueux et de la cause de leur generation » et non pas en regard de l'exemple qui est choisi pour démontrer l'efficace de l'imagination féminine, ce qui oblige Boaistuau à préciser dans une manchette : « Tu en as le pourtraict au feuillet precedent »<sup>14</sup>.

L'image met en scène trois personnages<sup>15</sup>, le roi, la femme velue, l'enfant noir, qui appartiennent, en réalité, à deux histoires différentes inscrites dans une longue tradition. La première, attribuée à Marc Damascène, est celle de la vierge « entièrement velue comme un ours » présentée à l'Empereur Charles IV, roi de Bohême ; la mère l'aurait enfantée « deforme et hideuse », pour avoir trop attentivement regardé une effigie de Saint-Jean vêtu de peau attachée au pied de son lit, au moment où elle concevait. A quelques variantes près, Boaistuau reprend le récit

---

<sup>12</sup> Voir, par exemple, le point de vue du médecin espagnol Huarte : « On dit aussi qu'une dame enfanta un fils plus noir qu'il n'estoit convenable, pour ce qu'elle contemploit un visage noir, qui estoit au ciel de son lict : ce que je tiens pour une grande moquerie (...). Et à fin de voir plus clairement, combien en cela est mauvaise la philosophie qu'allegue Aristote et ceux qui le suivent, il est besoin de sçavoir pour chose notoire, que l'œuvre de l'engendrer appartient à l'ame vegetative et non pas à la sensitive ny à la raisonnable » (*Anacrise ou parfait jugement et examen des Esprits propres et naiz aux sciences*, trad. Gabriel Chappuis, Lyon, F. Didier, 1580, §4, p. 345).

<sup>13</sup> « Que est-ce que l'imagination de la femme grosse n'imprime au petit enfant, estant encore au ventre de la mere, par un subit trepercement des esprits qui se portent aux nerfs, par lesquels l'amarry est conjoint avec le cerveau ? tellement que si elle imagine une grenade, incontinent le petit enfant en portera les marques : elle imagine un lievre, il portera la levre de dessus fourcheue : car la vehemente pensee imprime au petit enfant la forme de ce que par continuelle imagination elle a cognu ce pendant qu'elle meut avec vehemence, et retourne ça et là les formes des choses : ainsi les esprits de dedans, et l'affluence des humeurs impriment la figure de la chose, à laquelle on pense fermement et attentivement » (J. Wier, *Cinq livres de l'imposture et tromperie des diables*, trad. J. Grévin, Paris, J. Du Puys, 1569, II, 25 « De la Phantasie et comment elle est intéressée »). Nous avons plus amplement développé cette question dans *Un corps, un destin, la femme dans la médecine de la Renaissance*, Paris, Champion, 1993, pp. 131 et ss.

<sup>14</sup> P. Boaistuau, *Histoires prodigiuses* (édition de 1561), *Op. cit.*, pp. 384 et 387.

<sup>15</sup> Quatre personnages, si l'on prend en compte la sculpture qui surmonte le trône : un buste de femme qui semble observer la scène.

d'Henri-Corneille Agrippa dans le traité *De la philosophie occulte*<sup>16</sup>, récit que l'on retrouve, entre autres, dans les *Diverses Leçons*, de Pierre Mexia, puis chez Montaigne dans *De la force de l'imagination* I, 21<sup>17</sup>. La fille est tantôt velue comme une « ours » ou comme un « chameau » mais, quel que soit son pelage, elle est hirsute comme une bête sauvage.

La deuxième histoire provient de saint Jérôme<sup>18</sup> qui attribue à Hippocrate le mérite d'avoir sauvé une princesse soupçonnée d'adultère parce qu'elle avait mis au monde un très bel enfant, qui n'avait aucune ressemblance avec l'un ou l'autre de ses parents : la cause en était aussi un tableau suspendu dans sa chambre. L'anecdote en est répandue – on peut la retrouver chez Alciat ou chez Coelius Rhodiginus<sup>19</sup> – mais sa transmission révèle une interpolation et un étrange renversement, de *pulcher* à *niger*, du positif au négatif pourrait-on dire. En effet, ce n'est pas chez Hippocrate – les annotateurs ont vainement cherché le lieu où il aurait évoqué une telle histoire – mais chez Galien que se trouve un récit comparable :

---

<sup>16</sup> H.-C. Agrippa, *De occulta philosophia libri tres*, Cologne, 1533, I, 65 « *Quomodo passiones animi etiam operantur extra se in corpus alienum* ». *La Philosophie occulte*, Paris, Bibliothèque Chacornac, 1910, Tome I, pp. 186-187 : « Comment les passions de l'Âme opèrent hors de soi sur un autre corps » : « Les passions de l'âme qui suivent la phantaisie, quand elles sont véhémentes, peuvent non seulement changer le corps propre, mais encore elles s'étendent jusqu'à opérer sur un Corps étranger (...) Ainsi une âme qui est forte et qui est échauffée donne la santé ou la maladie, non seulement à son corps propre, mais encore aux corps étrangers. Ainsi Avicenne croit qu'un chameau tombe en voyant tomber un autre ; de même on voit, dans l'urine de ceux qui ont été mordus de quelque chien enragé, des figures d'un chien. Pareillement l'envie d'une femme grosse agit sur un corps étranger en marquant son fruit de la chose qu'elle a souhaitée. Ainsi se font plusieurs générations monstrueuses, comme Marc Damascène en raconte une qui s'est faite à Pierre-Sainte, village dans le pays de Pise, d'une fille que l'on présenta à Charles, roi et empereur de Bohême, que sa mère avait engendrée toute velue (*hirsutam et villosam*) comme une bête sauvage (*ferae instar*), pour avoir regardé une image de saint Jean-Baptiste qui était devant son lit. Et l'on voit que cela n'est pas seulement arrivé aux hommes, mais aux animaux mêmes. Ainsi nous apprenons que les verges que le patriarche Jacob jeta dans l'eau, firent changer de couleur aux brebis de Laban ; et la force de l'imagination des paons et des autres oiseaux couvant donne la couleur à leurs ailes ; par ce moyen l'on a fait des paons blancs, en suspendant des draps blancs à l'entour des lits des couveuses ».

<sup>17</sup> *Les diverses leçons de Pierre Messie (...) mises en François par Claude Gruget*, Lyon, B. Honorat, 1577, II, 7, p. 203 ; Montaigne, *Les Essais*, éd. P. Villey, Paris, PUF, 1992, Tome I, p. 105.

<sup>18</sup> *Questiones in Genesim* dans *Opus Epistolarum...* éd. Erasme, 1546, 3e partie, f. 70v : « Et scriptum reperitur in libris Hippocratis, quod quaedam suspicioe adulterii fuerat puniendi cum pulcherrimum peperisset, utriusque parenti generique dissimilem, nisi memoratus medicus soluisset quaestionem : monens quaerere ne forte talis pictura esset in cubiculo : qua inventa, mulier a suspicione liberata est » (cité par J. Céard, dans A. Paré, *Des monstres et prodiges*, p. 165, note 64). « On trouve écrit dans les livres d'Hippocrate qu'une femme, soupçonnée d'adultère, allait être punie, parce qu'elle avait mis au monde un enfant très beau, et n'ayant aucune ressemblance avec l'un ou l'autre de ses parents ; le médecin décida la question, en conseillant de rechercher s'il n'y avait pas dans la chambre un tableau. Le tableau y était en effet, et la femme fut libérée de tout soupçon ».

<sup>19</sup> Voir P. Boastua, *Histoires prodigieuses* (édition de 1561), *Op. cit.* p. 760, note 94.

J'ai lu dans une vieille histoire qu'un homme laid, mais riche, voulant avoir un bel enfant, en fit peindre un très beau, et qu'il recommanda à sa femme de fixer, à l'instant des caresses amoureuses, les yeux sur ce tableau : elle le fit, et dirigeant, pour ainsi dire, son esprit et toute son attention vers cet objet, elle mit au monde un enfant qui ne ressemblait point à son père mais parfaitement au modèle qui l'avait frappée<sup>20</sup>.

Or, à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, le médecin André Du Laurens, dans ses controverses à propos de « La semblance des enfants », se réfère à ce texte de Galien, mais sa traduction enregistre une variante significative – comme l'a remarqué Benjamin Bablot, en 1788, dans sa *Dissertation sur le pouvoir de l'imagination*, un des derniers textes à soutenir la thèse imaginationniste<sup>21</sup> – l'homme « laid mais riche » de Galien devient un éthiopien :

Je donnai conseil à un Ethiopien, pour avoir de beaux enfans, qu'il mît une belle image aux pieds de son lit, et que sa femme la regardât fort attentivement au temps de la copulation. Il crut mon conseil et l'événement fut tel que je lui avais dit<sup>22</sup>.

La tradition textuelle comme la tradition iconographique amalgament plusieurs sources : Galien, ici, se trouvant contaminé par *Les Ethiopiques* d'Héliodore (IV, 8) où se lit l'histoire de la reine d'Ethiopie, Persina, qui met au monde la belle et blanche Chariclée parce qu'elle avait devant les yeux la peinture d'Andromède au moment de l'embrassement<sup>23</sup>.

Boiaistuau retient, lui, la version négative de la tradition, du beau au laid, du blanc au noir :

[...] Hippocrates sauva une Princesse accusée d'adultère, par ce qu'elle avoit enfanté un enfant noir comme Ethiopien, son mary ayant la couleur blanche, laquelle à la suasion d'Hippocrate fut absoute, pour le pourtraict

---

<sup>20</sup> *De la thériaque à Pison*, cap. XI. *De theriaca ad Pisonem*, cap. XI (Kühn, XIV, cap. XI, pp. 253-254). Cité et traduit par Benjamin Bablot, dans *Dissertation sur le pouvoir de l'imagination des femmes enceintes ; dans laquelle on passe successivement en revue tous les grands Hommes qui, depuis plus de deux mille ans, ont admis l'influence de cette Faculté sur le Foetus, et dans laquelle on répond aux objections de ceux qui combattent cette opinion*, Paris, Royet, 1803 [e.o. Paris, 1788], p. 17.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>22</sup> *Historia anatomica*, L. VIII De formatione fœtus, Q. XX. (p. 411, éd. Paris, 1600). La traduction est celle de Theophile Gelée, dans *Les Œuvres de Me André Du Laurens*, Paris, Mathieu Guillemot, 1646, Livre VIII De la Generation de l'homme, quest. 20, p. 410.

<sup>23</sup> *Histoire Æthiopique d'Heliodoros, contenant dix livres, traittant des loyalles et pudiques amours de Theagenes Thessalien et Chariclea Æthiopienne*, [trd. J. Amyot, e.o. 1547] Lyon, H. Gazeau, 1584, Livre X, p. 543. Cet exemple est aussi donné par A. Paré, *Deux livres de chirurgie*, *Op. cit.*, p. 35 et note 62.

d'un more semblable à l'enfant, lequel coustumierement estoit attaché à son lict (p. 388).

Présenté, comme un frère de la fille velu, l'enfant noir illustre l'« obstinee » et dangereuse imagination des femmes qui peut troubler le processus attendu de la reproduction selon lequel la géniture ressemble à ses géniteurs<sup>24</sup>. Mais la place et la mise en scène de l'image – les deux « monstres » sont face à un personnage portant tous les attributs de la royauté – lui confèrent aussi une autre fonction. En effet, ce cinquième chapitre consacré aux causes des enfantements monstrueux est présenté comme l'ouverture d'une nouvelle section du recueil : après avoir montré que les « Roys, Empereurs, Pontifes et Monarques [ne sont] exempts de prodiges », Boaistuau veut approfondir sa matière et décrire les « monstres horribles et prodiges espoventables, qui se retrouvent au commun peuple »<sup>25</sup>. L'image de la fille velue et de l'enfant noir, placée au début du chapitre V, peut alors être interprétée comme une transition soulignant le lien entre les deux sections : par la présence du roi sans doute, mais surtout parce que le motif du corps velu en fait une nouvelle variation de l'image précédente, illustrant l'exemple de Nabuchodonosor : ce roi « si bien abaissé par la main forte de Dieu, qu'il n'est plus couvert que de poil, qui est la parure des bestes »<sup>26</sup> ! La place donnée à l'image, dans la dernière édition du XVI<sup>e</sup> siècle, en 1598, favorise encore cette lecture, puisqu'elle occupe le bas de la page où se termine la quatrième histoire de Nabuchodonosor. Si la fille velue, accompagnée de l'enfant noir, montre l'ardente imagination des mères, elle rencontre aussi ces monstres hirsutes produits en horreur des péchés des hommes qui vivent comme bêtes brutes.

Ambroise Paré, dans le chapitre qu'il consacre aux monstres faits par imagination suit de très près Boaistuau, à qui il emprunte les deux mêmes histoires, presque littéralement. Pourtant, s'il reproduit l'image de la fille velue et du garçon noir, il en supprime toute la mise en scène qui la rattachait implicitement au motif de l'homme sauvage. Le voisinage qu'il choisit est tout autre ; à côté de la fille velue figure le monstre « hideux » de Saxe, le veau-moine :

---

<sup>24</sup> Selon une conception aristotélicienne de la nature : « Celui qui ne ressemble pas aux parents est déjà, à certains égards, un monstre : car dans ce cas, la nature s'est, dans une certaine mesure, écartée du type générique » (*De la génération des animaux*, Paris, S.E.B.L., 1962, IV, 3, p. 146).

<sup>25</sup> P. Boaistuau, *Histoires prodigienses* (édition de 1561), *Op. cit.* p. 385.

<sup>26</sup> *Ibid.*, pp. 379 et 383.

En Saxe en un village nommé Stecquer, fut né un monstre ayant quatre pieds de bœuf, les yeux, la bouche, et le nez semblables à un veau, ayant dessus la teste une chair rouge, en façon ronde : une autre par derriere, semblable à un capuchon de moyne, ayant les cuisses dechiquetees, comme tu vois par ceste figure cy dessus peinte<sup>27</sup>.

L'image est, pour le moins, aussi célèbre que celle de la fille velue ; on la trouve dans le traité sur la conception et la génération humaine du médecin zurichois Jacob Rueff<sup>28</sup> et chez Conrad Lycosthenes<sup>29</sup>. Mais Paré fait disparaître la datation du phénomène, présente chez Lycosthenes – le « Vitulo-monachus », « monstre terrible » né en 1523 – et repérable chez Rueff : « In Saxoniam circa initia praedicationis Lutheri ». En 1523, en effet, Luther et Melanchton commentent, dans un ouvrage qui sera traduit en français en 1557 avec l'approbation de Calvin<sup>30</sup>, la naissance du Veau-moine né en Saxe à la fin de l'année 1522 : présage de l'ire de Dieu, ce monstre se prête à l'exégèse en chacun de ses traits et ne peut figurer que l'abomination de l'état monastique. Le Veau-moine lorsqu'il est reproduit porte, avec ou contre Luther, une signification religieuse soulignée par Lycosthenes et par Rueff qui, lui, le place aussitôt après le monstre de Cracovie mis au « compte de Dieu » flétrissant ainsi les vices des hommes.

Occultant le repère temporel, Paré efface cet arrière plan discursif de l'image et en réoriente l'interprétation. Pas plus qu'il ne reprend la moralisation de Boaistuau à propos de l'homme sauvage, il ne suit Lycosthenes ou Rueff dans leur représentation du veau-moine.

La place de l'image en est une autre indication : elle n'est pas là où son histoire la ferait attendre, dans le chapitre des monstres causés par « l'ire de Dieu »<sup>31</sup>, mais dans les exemples de monstres faits par imagination. On pourrait aussi s'attendre à ce que Paré explique comment l'imagination a travaillé ce corps effrayant : il n'en fait

---

<sup>27</sup> A. Paré, *Des monstres et prodiges*, *Op. cit.*, p. 37.

<sup>28</sup> J. Rueff, *De conceptu et generatione hominis*, *Op. cit.*, p. 48v.

<sup>29</sup> C. Lycosthenes, *Prodigiorum ac ostentorum chronicon*, *Op. cit.*, pp. 528-529 anno 1523.

<sup>30</sup> *De deux monstres prodigieux, a scavoit, d'un Asne-Pape, qui fut trouvé à Rome en la riviere du Tibre, l'an MCCCCXCVI, et d'un Veau-moine nay à Friberg en Misne l'an MDXXVIII (sic), qui sont vrais presage de l'ire de Dieu*, Genève, Jean Crespin, 1557. On consultera Jean Céard, *La nature et les prodiges*, Genève, Droz, 1996, pp. 79-83.

<sup>31</sup> Chapitre III, où se trouve le monstre de Ravenne, et la « figure d'un poulain ayant la teste d'homme ».

rien mais, à partir de l'édition de 1579, insère aussitôt un autre cas, illustré d'une nouvelle image, la « figure prodigieuse d'un enfant ayant la face d'une grenouille ».

L'histoire, cette fois, est datée (1577), localisée (près de Fontainebeau), les témoins appelés (le chirurgien Jean Bellanger et des hommes de justice ou bourgeois de la ville) : autant d'attestation de vérité, pour une relation exemplaire du pouvoir de l'imagination et en somme pour une vulgarisation de la théorie imaginationiste. Ce n'est pas le chirurgien en effet qui expose la cause de cet enfantement monstrueux mais le père lui-même interrogé par le praticien :

Ledit Bellanger, homme de bon esprit, desirant savoir la cause de ce Monstre, s'enquist au pere d'où cela pouvoit proceder ; luy dist qu'il estimoit que, sa femme ayant la fièvre, une de ses voisines luy conseilla, pour guerir sa fièvre, qu'elle print une grenouille vive en sa main et qu'elle la tint jusques à ce que ladite grenouille fust morte ; la nuit elle s'en alla coucher avec son mary, ayant tousjours ladite grenouille en sa main ; son mary et elle s'embrasserent, et conceut, et par la vertu imaginative ce monstre avoit esté ainsi produit, comme tu vois par ceste figure...<sup>32</sup>

Rétrospectivement, l'enfant-grenouille justifie la place du veau-moine dans ce chapitre par un motif qui leur est commun : l'hybridité. Si l'enfant de Fontainebleau a un corps humain et une tête de batracien, le monstre saxon reproduit de manière plus déroutante encore des traits venus de la nature et de la culture : pieds et mains comme ceux d'un bœuf, yeux et bouche de veau mais excroissance de chair copiant un capuchon de moine et cuisses déchiquetées comme des hauts-de-chausses à crevés.

Selon une similitude qui vient de Platon et que reprennent à l'envi les auteurs de la Renaissance, l'imagination est comme un peintre ; elle agit souvent au mépris des règles de l'imitation ou de l'invention, qu'on s'en inquiète – parce que ce désordre est présage de la colère divine – ou qu'on admire parce que c'est là encore l'expression de la virtuosité de la nature. Ces images qui reproduisent un processus de reproduction, celui de la *phantasia*, sont finalement toujours complexes. Copiées d'un ouvrage à l'autre, elles semblent figer en *topoi* des histoires dont les sources sont diverses mais, en même temps, comme un *topos* ou un *exemplum*, elles invitent à des interprétations particulières grâce au texte qui les accompagne mais aussi grâce à des

---

<sup>32</sup> A. Paré, *Des monstres et prodiges*, *Op. cit.*, p. 37.

variations dans les motifs qui les lient à d'autres images et à d'autres thèmes. Enfin les gravures de monstres sont ambivalentes par leur diffusion même : si voir la mort fait mourir, si voir un être horrible ou un spectacle répugnant, contempler seulement une image ou une statue peut causer une conception monstrueuse<sup>33</sup>, ces collections ne sont-elles pas elles-mêmes suspectes ? C'est la conclusion que pourrait tirer Ambroise Paré de l'histoire qu'il relate, après Conrad Lycosthenes : celle d'une fille bicéphale qui mendiait avec succès tant le spectacle semblait nouveau et étrange mais qui fut finalement chassée du duché de Bavière de crainte qu'elle ne gâte « le fruit des femmes grosses, pour l'apprehension et idées qui pourroyent demeurer en la vertu imaginative, de la figure de ceste creature ainsi monstrueuse »<sup>34</sup>. La fille est bannie dans l'histoire événementielle mais, dans le livre de Paré, elle reste là, en compagnie de fascinantes figures de duplication, images répétées non plus de l'imagination reproductrice mais de l'exubérante nature.

---

<sup>33</sup> Levin Lemne aussi ne ménage pas ses recommandations : il ne faut tenir en la maison d'une femme enceinte ni lièvre, ni singe, « petits chiens camus avec leurs pieds torts (*Les occultes merveilles et secretz de nature*, trad. J. Gohory, Paris, Pierre du Pré, 1567. Ch. IV, p. 17 et ss.).

<sup>34</sup> A. Paré, *Des monstres et prodiges*, *Op. cit.*, ch. IV « exemple de la trop grande quantité de semence », p. 11.